LE MONDE WEEK-END
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

02 JUIN 12
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 595
N° de page : 39

Avant Martin Parr, l'œil documentaire de Chris Killip

Ses photos témoignent de la crise industrielle qui a frappé l'Angleterre dans les années 1970

Photographie

C'est un drôle de portrait qu'a fait Chris Killip en 1978, comme un de pied de nez au genre. Il a carrément coupé la tête de son modèle, ne lui laissant que le buste, les jambes et les pieds. Pourquoi donc ôter les yeux, ce miroir de l'âme? Justement pour diriger le regard vers l'essentiel : un corps lourdement assis sur un mur de briques. Une clé serrée dans la main crispée. Un manteau élimé. Des chaussures aux lacets rafistolés. Un bouton dépareillé. Finalement, l'homme n'a pas besoin de tête pour exprimer le malheur qui le frappe : chômage, pauvreté et solitude. Son épouse l'a quitté, il n'y a plus personne à la maison pour raccommoder ses vêtements.

> « Je mets la main sur ce qui ne m'appartient pas, je convoite la vie de l'autre »
> **Chris Killip**

C'est avec ces petits détails révélateurs que Chris Killip, grande figure de la photographie documentaire britannique, a construit ses images terribles d'une Angleterre frappée par la désindustrialisation. Avec lui, jamais de grandiloquence, jamais de symbole appuyé : *« C'est tragique mais ça n'est pas dramatique »*, résume Diane Dufour, directrice du Bal, à Paris, qui lui consacre une splendide exposition où l'on retrouve ses principales séries.

Né sur l'île de Man, en 1946, Chris Killip a commencé son œuvre dans son île natale avant de parcourir le nord-est de l'Angleterre. Ses photos noir et blanc à la fois glaçantes et lumineuses correspondent peu ou prou à l'ère Thatcher. C'est-à-dire à la fin d'un monde : les classes populaires subissent de plein fouet la fermeture des mines et des chantiers navals, les grèves longues et durement réprimées, le chômage et la perte du lien social. Des villes entières, construites autour d'une seule industrie, s'effondrent brutalement.

Une série, dans l'exposition, dit bien la violence de la mutation. A Wallsend, célèbre pour ses chantiers navals, on construit en 1975 le *Tyne-Pride* (« la fierté du Tyne »), le plus grand supertanker du Royaume-Uni. Chris Killip photographie des enfants qui jouent dans une cité ouvrière, à l'ombre d'un gigantesque bateau. Ce fameux *Tyne-Pride*, qui bouche l'horizon de l'image, est de fait un chant du cygne. Chris Killip fait une autre photo quasiment au même endroit, en 1981. Plus de bateau, plus d'enfants, mais un slogan révolutionnaire sur le mur et des maisons détruites : on dirait un paysage de guerre. Les maisons étant devenues invendables, les habitants ont fini par y mettre le feu, pour pouvoir être relogés ailleurs.

Par petites touches, les images de Chris Killip distillent une implacable mélancolie. Ses portraits de groupes, en particulier, laissent lire sur les corps et les regards la désintégration du groupe social. A la plage, en 1976, les différentes générations d'une famille censée passer du bon temps réussissent à être ensemble sans jamais se regarder. En 1980, des jeunes qui sniffent de la colle en bande sont réunis sur une image qui dit paradoxalement à quel point ils sont seuls.

On aurait tort, malgré les apparences, de prendre Chris Killip pour le chroniqueur objectif de ces années noires. L'Histoire avec un grand « H » ne l'a jamais intéressé. Profondément immergé dans ses sujets, au point de vivre avec les gens sur place pendant des mois d'affilée, il traite avant tout d'histoires personnelles. Il décrit des gens qui sont devenus des amis, il conte des aventures intimes qu'il voit à travers son propre prisme. Dans son livre *In Flagrante* (1988), Chris Killip écrivait en introduction : *« Voici un livre subjectif sur l'Angleterre telle que je l'ai vécue. Je mets la main sur ce qui ne m'appartient pas, je convoite la vie de l'autre. Ces photos parlent davantage de moi que de ce qu'elles montrent. »* Un ouvrage devenu introuvable, qui a fait date par son mélange unique de précision documentaire et de narration poétique.

En haut, « Cité et chantier naval, Wallsend, Tyneside », 1975. En bas, « Cité démolie, Wallsend, Tyneside », 1977. CHRIS KILLIP

Malgré la tonalité sombre qu'il donne à son travail, Chris Killip prend soin de ne jamais imposer de lecture unique. Le titre de l'exposition dit bien cette ambiguïté permanente : « What Happened » peut se traduire par « ce qui s'est passé » mais aussi par « Que s'est-il passé ? ». Parallèlement à la crise du monde ouvrier, Chris Killip décrit aussi l'avancée de la culture de masse et de la société de consommation. Dans un supermarché, il cadre sur des boîtes de conserve. Mais il n'en fait pas des icônes abstraites à la Andy Warhol : ses boîtes de haricots Heinz, empilées de guingois, disent au contraire les efforts dérisoires déployés par les hommes pour les mettre en tas et pour les rendre tant soit peu désirables à l'aide de papier brillant. De même, quand il envisage le jubilé de la reine, c'est à travers les cotillons fanés et les détritus d'après la fête. Une vision acide qui annonce les travaux d'un autre Britannique à l'œil perçant, Martin Parr. ■

CLAIRE GUILLOT

Chris Killip, What Happened. Great Britain 1970-1990. Le Bal, 6, impasse de la Défense, Paris 18e. Du mercredi au vendredi de 12 heures à 20 heures, nocturnes les jeudis et samedis de 11 heures à 20 heures, et dimanche de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 19 août. 5 € et 4 €. Le-bal.fr. Tel : 01-44-70-75-50. Livres Chris Killip, « Arbeit Work », 144 p., éd. Steidl Verlag, 38 €. Chris Killip, « In Flagrante », éd. Errata, 80 p., 32 €. Chris Killip, « Seacoal » éd. Steidl, 116 p., 38 €.

Eléments de recherche : LE BAL : centre de création documentaire contemporaine, au 6 impasse de la Défense à Paris (18e), toutes citations

LE MONDE WEEK-END
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

02 JUIN 12
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²) : 595
N° de page : 39

Crise sur les planches de Vienne l'opulente

On peut être riche et rester subversif. Jusqu'au 17 juin, les Festwochen de Vienne, dotés d'un confortable budget de 14,2 millions d'euros, sont toujours capables d'affirmer des lignes de force, tout en conservant une vitrine prestigieuse, de l'actrice Cate Blanchett à l'écrivain Peter Handke.

Placée sous le signe d'une sculpture lumineuse du collectif indien Raqs Media, *Revoltage*, l'édition 2012 propose une *« anatomie de la crise »* qui secoue le monde, avec son cortège de *« fantasmes d'exclusion par peur de la déchéance sociale »* et de *« révoltes passées et à venir »*, souligne Stefanie Carp, directrice du programme théâtral et moteur du festival piloté par Luc Bondy, qui prendra à l'automne les rênes de l'Odéon à Paris.

Le Suisse Christoph Marthaler présente *Foi amour espérance*, la pièce qu'Ödön von Horvath écrivit en 1932. Mais c'est la Grèce qui occupe aujourd'hui le Protocole de Rimini, un groupe basé à Berlin. Il donne la parole à une centaine de citoyens athéniens pour les confronter à la tragédie d'Eschyle, *Prométhée enchaîné*.

Fossé

Le festival accorde une place particulière à la Hongrie, où la crise a réveillé de vieux démons. Décrié pour ses transgressions, Kornel Mundruczo a adapté à la scène le roman de Coetzee sur l'Afrique du Sud après la fin de l'apartheid, *Disgrace*, en se concentrant sur le personnage de la femme blanche violée, qui se soumet aux vainqueurs en échange de leur protection : la tentation d'accepter l'ordre nouveau est au centre de ce travail. Dans *Crise, trilogie III : la prêtresse*, Arpad Schilling fait appel à des adolescents de Transylvanie, éveillés par une « professeur de théâtre » venue de Budapest, soulignant le fossé entre élites urbaines et société rurale autoritaire.

Le Living Dance Studio de Pékin a montré une œuvre courageuse, *Memory 2 : Hunger*, sur l'un des plus grands tabous de la Chine de Mao – la famine provoquée entre 1959 et 1962 par les délires productivistes du régime communiste. La mémoire des horreurs du passé récent était aussi le fil directeur d'une série sur l'Amérique latine, *La Vida Despues* (La vie après), avec notamment *Melancolia y manifestaciones* de l'Argentine Lola Arias, et surtout *Villa + Discurso*, du Chilien Guillermo Calderon.

Trois jeunes actrices s'interrogent sur la meilleure façon de rendre hommage aux victimes de la répression sous Pinochet. Puis se lancent dans un vrai-faux discours d'adieu de la présidente Michelle Bachelet : l'utopie socialiste, les compromis, la rébellion qui menace tout cet édifice de sagesse. Formidable. ■

JOËLLE STOLZ
(VIENNE, CORRESPONDANCE)

Eléments de recherche : LE BAL : centre de création documentaire contemporaine, au 6 impasse de la Défense à Paris (18e), toutes citations